



HAL
open science

De la “ difficulté de s’entendre ”, ou l’apparition de l’imbécile

Dominique Triaire

► **To cite this version:**

Dominique Triaire. De la “ difficulté de s’entendre ”, ou l’apparition de l’imbécile. WIEK OŚWIECENIA, 2012, Podróż, 28, pp.72-82. hal-01076695

HAL Id: hal-01076695

<https://hal.science/hal-01076695>

Submitted on 22 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

WIEK OŚWIECENIA 28

Podróż

Wydział Polonistyki Uniwersytetu Warszawskiego

Warszawa 2012

DOMINIQUE TRIAIRE

**DE LA « DIFFICULTÉ DE S'ENTENDRE »,
OU L'APPARITION DE L'IMBÉCILE**

A LA fin de 1804, l'empereur de Russie, Alexandre I^{er}, décide d'envoyer une ambassade vers la Chine dans un but commercial : elle est confiée au comte Iouriï Alexandrovitch Golovkine (1763-1846). Selon un usage courant pendant tout le siècle précédent (Bonaparte n'y avait pas manqué en Égypte), il adjoint au personnel diplomatique une « partie savante » à la tête de laquelle il nomme Jean Potocki.

Celui-ci prend la route de l'Orient en juin 1805, arrive à Irkoutsk à la fin du mois de septembre et touche la frontière chinoise trois semaines plus tard. Tout au long de son parcours sibérien, il a écrit de longues lettres de relation au ministre des Affaires étrangères de Russie, son protecteur et son parent, Adam Jerzy Czartoryski (1770-1861). Golovkine arrive à Irkoutsk quelques jours après Potocki. La crainte de ce dernier touchait la traversée du désert de Gobi et ses conditions climatiques épouvantables en hiver ; la mauvaise saison approchait et Potocki regrettait que l'ambassadeur, « nommé en janvier » n'eût pas quitté Pétersbourg dès le mois suivant.

La petite chance de traverser le désert avant les grands froids que conservait l'ambassade va rapidement être perdue. Très tôt, les relations avec les Mongols et les Chinois, leurs maîtres, vont se détériorer : les premières difficultés surgissent quant au nombre de Russes autorisés à franchir la frontière, et l'ambassade, réduite à 125 personnes (Golovkine en voulait 240), ne met le pied sur le sol chinois que le 18 décembre. À Ourga (Oulan-Bator), la situation s'envenime : alors qu'il s'y est engagé, Golovkine refuse de répéter les prosternations qu'il sera amené à faire à Pékin devant l'empereur. En dépit des accommodements concédés par ses hôtes, il ne cédera plus et après une attente de deux mois et demi, il rebrousse chemin. L'ambassade a échoué.

Outre sa réputation de savant et de voyageur, outre la protection signalée de Czartoryski, Potocki avait été choisi pour cette brillante [73] fonction parce qu'il avait été nommé conseiller privé d'Alexandre I^{er} en 1802, puis intégré au Département asiatique des Affaires étrangères dans les premiers jours de 1805. L'ambassade en Chine représentait donc pour sa carrière russe un formidable tremplin ; l'échec lui fut particulièrement sensible. Redoutant d'avoir à endosser, en tant que numéro deux de l'ambassade, une part de la responsabilité du fiasco, voulant simultanément désigner au ministre les véritables fauteurs, il écrit ce *Mémoire sur l'ambassade en Chine*¹ qui m'apparaît comme l'un de ses plus beaux textes, produit admirable d'une analyse

¹ Jean Potocki, *Œuvres II*, Louvain, 2004, pp. 221 sq.

froide et méthodique des événements, et d'une fureur qu'il manie habilement pour la faire servir à son propos.

Dès le deuxième paragraphe¹, Potocki affirme clairement sa position : il assume la « partialité » de son point de vue, ne cherche pas une fausse modération, une objectivité de surface. Au contraire : « les couleurs de la passion » garantissent la vérité de son discours. On ne peut accéder à la connaissance que par l'expérience, être celui qui regarde qu'à la condition d'avoir été antérieurement celui qui est regardé. Même si Potocki n'a pas ici la prétention d'énoncer un principe général, il vise « tout écrit politique », fragilisant l'approche purement théorique. À la vérité, il retrouve dans cet exercice diplomatique la méfiance qu'il manifestait en 1790 à l'égard des « théoristes »². À la prééminence de la pratique en politique, il ajoute ici la passion, qu'elle prenne la forme de l'amour porté à une mission civilisatrice, ou de la haine contre ceux qui l'ont entravée. La vérité n'est donc jamais intégrale ; elle ne sort de son puits qu'en partie et ceux qui prétendent la découvrir entière ne sont que des imposteurs : c'est précisément la passion qui dans le même geste la cache et la révèle.

Potocki n'emprunte donc pas le chemin ordinaire pour la rédaction d'un texte destiné à l'administration (« j'écris pour le ministère »). Il respecte pourtant une composition rigoureuse qu'il ne manque pas de souligner :

j'observerai que mon sujet se divise tout naturellement en deux parties dont la première soit consacrée aux fausses mesures qui ont retardé notre entrée en Chine, et la seconde aux fausses démarches qui ont causé notre déportation. [74]

Sa progression est strictement chronologique bien que la succession des « Le lendemain » laisse les dates dans le flou. Il ne s'attache pas moins aux articulations logiques, analysant avec minutie comment les premières erreurs (le mépris pour les écrits des missionnaires, par exemple) ont causé les premières maladroites (un bon cuisinier, de bons vins auraient suffi à amadouer les Chinois), puis de plus graves (les « suppositions gratuites ») jusqu'au désastre final. Peut-être cette forte composition aurait-elle pu atténuer, voire effacer la partialité proclamée au début. Potocki aurait pu jouer de ses deux qualités principales : la clarté et la concision, telles qu'elles se déploient dans la lettre-mémoire à Golovkine du 7 octobre 1805 ou dans son rapport « sur les travaux des savants », daté du 21 septembre 1807³, mais ce n'était pas là le compte de notre homme.

Il va recourir aux procédés de l'écriture littéraire, voire romanesque. D'entrée et tout au long du *Mémoire*, il plante fermement sa première personne, alternant l'intervention de l'acteur, les réflexions de l'observateur, les commentaires du narrateur, comme les héros du *Manuscrit trouvé à Saragosse* auxquels il donne vie dans la même période⁴. Ce narrateur bien présent, trop présent dans un texte adressé au ministre (qui pourrait être mis entre les mains de l'empereur) n'hésite pas à l'interpeller :

Or je demande ce qui valait mieux : ou de faire faire au secrétaire à Ourga une courbette qu'il devait faire à Pékin, ou de faire manquer toute l'ambassade et de donner au cabinet de Pétersbourg un air d'inconséquence qu'il ne mérite point [...].

¹ Le premier dans la version initialement destinée au ministre, puis conservée par l'auteur.

² *Œuvres III*, éd. cit., p. 311.

³ *Œuvres V*, p. 120 ; *Œuvres II*, p. 255.

⁴ La même main copie une partie du *Mémoire* conservé par Potocki et le troisième décameron du *Manuscrit trouvé à Saragosse* (version de 1804).

La réserve teintée de respect du subalterne à l'égard de son supérieur s'est ici dissipée. Les dialogues directs et indirects ponctuent le récit et, brefs, vifs, lui donnent vie. La description du quotidien (l'expérience du froid, la nourriture médiocre), les anecdotes choisies pour illustrer le propos de l'auteur (non sans une certaine cruauté : le wang « rit et badina sur la difficulté qu'il trouvait à prononcer nos noms et titres, notamment celui de *kammerjunker* qu'il estropia de mille manières », or le *kammerjunker* est l'un des personnages haïs de Potocki) renforcent le réalisme du récit qui gagne ainsi en authenticité. [75]

Il faut aussi frapper, et Potocki puise dans l'arsenal stylistique : la simple *accumulation* pour traduire le babil des préparatifs du départ : « On ne s'entretint que d'uniformes, | de soubrevestes, de pantalons, | de bonnets, de sabres, de coiffures. » (notons le rythme ternaire : trois groupes de neuf pieds chacun), le *raccourci* qui exprime la conclusion désabusée de l'auteur :

le premier secrétaire [...] partit comme un éclair, revint de même, disant qu'il avait tout arrangé et que dans trois jours on verrait arriver les employés chinois. Il ajouta à ce rapport des récits très extraordinaires, comme par exemple, que l'on bandait les yeux aux chevaux pour monter dessus, et qu'ensuite ils partaient au grand galop et faisaient quarante verstes par heure – Je regrettais beaucoup que l'on n'eût pas envoyé le comte Lambert.

le *contraste*, doublé d'un *raccourci*, entre la conduite religieuse du wang et celle de l'ambassadeur :

Le jour du banquet arriva. Le wang alla au-devant de l'ambassadeur, vêtu de sa robe de cérémonie, et le conduisit dans une cour où l'on avait dressé une sorte d'autel devant lequel étaient trois coussins. Sur l'autel brûlaient des cassolettes et des bougies de senteur. Alors le wang dit : « L'empereur en vous donnant un banquet à Ourga, vous fait un honneur extraordinaire. Cet autel, lorsque les bougies y sont allumées, est pour nous comme si l'empereur était présent lui-même. Les cérémonies que je ferai, vous les ferez avec moi. » L'ambassadeur répondit qu'il ôterait son chapeau.

enfin l'*ironie* grinçante de la fin du *Mémoire*, alliée au contraste et au raccourci ; devant le pitoyable échec de l'ambassade, le découragement des uns, le mécontentement des autres, les dures conditions du séjour :

les entretiens dans le camp prirent une tournure inattendue. On disait que [...] il serait possible de passer le reste de l'hiver et le printemps à Irkoutsk avec beaucoup d'agrément. Il semblait même que le plan des amusements fût déjà tout formé. Le costume n'y était pas oublié : on devait être le matin en uniforme, le soir en frac. Le dimanche, il y aurait bal, les autres jours clubs, assemblée *etc. etc.*

réalisation du « plan » quelques pages plus loin :

Arrivé à Irkoutsk, l'on voulut mettre en exécution les projets d'amusements et l'on donna une assemblée. Une vingtaine de caricatures qui composaient le beau monde d'Irkoutsk s'y rendirent en effet. Mais lorsque l'on voulut [76] donner une seconde assemblée, les pauvres caricatures représentèrent très humblement qu'elles se couchaient à neuf heures et que d'ailleurs chaque caricature n'ayant qu'une robe à mettre n'eût su où en prendre si les assemblées se multipliaient.

Potocki poursuit un but parfaitement clair : il n'écrit pas un simple compte rendu, une relation de sa mission, il veut convaincre et non simplement informer. Il n'hésite pas à employer des techniques qui révèlent son émoi, émoi qu'il assume et qui prouve, comme nous l'avons vu, la vérité de son discours. Il met au point une petite machine bien huilée : l'affect emporte la vérité, et ses compétences d'écrivain lui permettent d'amplifier cet affect qui affermit d'autant la vérité. Machine connue des poètes, mais qui fonctionnait peu dans les couloirs ministériels. Elle y fut d'ailleurs peu appréciée puisque les responsables du désastre, loin d'être punis, furent récompensés !

Le dépit de Potocki, trompé dans ses espoirs de carrière, suffit-il à expliquer ce texte rare,

merveille de concision, à l'organisation logique implacable, riche d'une qualité littéraire qui unit dans un couple peu probable lyrisme et réalisme ? Un plat rapport de quelques pages lui aurait permis de se préserver de toute implication dans l'échec ; un mot de Czartoryski l'aurait remis en grâce auprès d'Alexandre I^{er}. Le *Mémoire* va même produire le contraire puisque Potocki se verra définitivement (et malgré ses prières répétées) écarté des affaires orientales. Souvenons-nous d'abord qu'il est animé d'une vive curiosité scientifique : ses voyages, ses ouvrages d'histoire ou de chronologie le montrent assez. À ce trait marquant de sa personnalité, ajoutons la profonde admiration qu'il éprouve pour la Chine et les découvertes qu'il s'y promet :

Enfin nous arriverons à la fameuse muraille que je n'espérais jamais passer, bien que l'histoire du peuple qu'elle renferme ait été un objet favori des études de ma jeunesse, particulièrement à Paris où je m'en occupais sous la direction du célèbre de Guignes, auteur de l'excellente *Histoire des Huns*.

En fait d'histoire ancienne, que sommes-nous auprès des Chinois ? De vrais enfants trouvés qui ne sauraient nommer leurs parents et qui ont été élevés par des étrangers dont ils ont perdu le souvenir. [...]

Chez le Chinois au contraire, tout se suit, rien n'est interrompu. [...] Et l'homme moral y est une production du sol aussi bien que l'homme physique. [...]

La mobilité de l'Européen le sert merveilleusement dans les sciences. Les expériences lui font imaginer de nouvelles théories qui donnent encore lieu à des expériences, et celles-ci à des théories meilleures. [...] Le Chinois [77] au contraire se contente des plus misérables théories pourvu qu'elles lui viennent du sein de l'antiquité, mais il accumule les expériences qui répandues dans les ateliers y donnent lieu à des procédés nouveaux. Et en dernier résultat, les productions du sol mises en œuvre de mille manières différentes et sava[mme]nt économisées suffisent aux besoins d'une population dont notre Europe a de la peine à se faire une idée, et que sûrement elle ne saurait nourrir ni gouverner.

Ce sont donc les connaissances utiles et technologiques que nous devons chercher à la Chine pour en enrichir l'occident, et ce doit être là le principal but de la partie scientifique de l'ambassade¹.

Ce texte récemment retrouvé et qui ne nous est malheureusement parvenu qu'en partie nous éclaire sur l'état d'esprit du « chef de la partie scientifique ». Pour lui, dont le mot d'ordre adressé au gouvernement russe est « Il faut d'abord savoir »², l'échec de l'ambassade est donc infiniment plus qu'une contrariété personnelle : c'est la connaissance perdue, les Lumières éteintes.

La colère de Potocki toutefois ne l'aveugle pas au point de suspendre l'exercice de sa raison – la maîtrise de sa plume nous assure du contraire. Il va donc impitoyablement s'attacher à décrire ceux à qui il attribue cette débâcle et qui cristallisent son émotion : l'ambassadeur et son premier secrétaire. Mais cette fois, la belle machine administrativo-littéraire va se retourner contre son auteur : les portraits-charges de Golovkine et de Baïkov sont tracés par un pinceau si assuré, laissent deviner un caractère si cohérent qui s'accorde si exactement avec leur conduite que les deux sujets perdent en authenticité et prennent la consistance de personnages de roman³. Ce qui pouvait agacer Czartoryski, mais réjouit le lecteur moderne. L'art de Potocki lui permet du premier coup d'atteindre non seulement au stéréotype, mais à ce qui serait un « néo-stéréotype », c'est-à-dire que son personnage n'est pas l'aboutissement de toute une galerie,

¹ *Œuvres II*, pp. 219-220.

² *Œuvres III*, p. 351.

³ Comment ne pas rapprocher Golovkine qui « aime la société des jeunes gens, et tout de suite son esprit lui persuade qu'eux seuls sont heureux, qu'eux seuls ont des succès en affaires, comme dans tout le reste. » (*Œuvres II*, p. 230) d'Azora, l'épouse de Zadig, qui trouvait « toujours que les jeunes gens les mieux faits étaient ceux qui avaient le plus d'esprit et de vertu » ?

mais se trouve au contraire à l'origine d'une postérité. C'est ce stéréotype que j'appelle l'imbécile. Voyons d'abord ce qu'il n'est pas. L'imbécile n'est pas un niais ou un naïf : Golovkine ne s'éveille pas à la vie, ne découvre pas le [78] monde ; il n'est ni Candide ni Alphonse van Worden. Le naïf ne sait rien, mais peut apprendre ; il tire profit d'une erreur ou d'une maladresse. Il est entièrement ouvert à autrui à qui il se confie trop facilement. Avec un naïf, l'ambassade eût commencé par un pas de clerc, mais se serait heureusement terminée. L'imbécile n'est pas un ignorant ; celui-ci est souvent un être grossier, non dépourvu d'une certaine bonhomie, mais fermé à toute évolution, à tout apprentissage. C'est le serf polonais tel que le voit Potocki, ou le Kergis, battu et content, de Kalmik Bazar¹. Enfin l'imbécile n'est pas méchant : ceci demande intelligence et persévérance, qualités de Mme de Merteuil ou de cet Ingouche qui tuait méthodiquement tous les soldats russes qui s'aventuraient à quelques pas de leur forteresse, pour venger son frère² ; de surcroît, il y a chez le méchant la conscience et la volonté de faire le mal ou de faire mal (cruauté), étrangères à l'imbécile.

Celui-ci est un personnage dont les traits, de plus en plus précis, de plus en plus nombreux, se détachent progressivement de l'œuvre de Potocki jusqu'à s'agréger dans la figure de Golovkine. La première caractéristique de l'imbécile est sa fermeture à autrui : il n'est d'autre discours valide à ses yeux que celui qu'il tient (ou que tiennent ses proches), d'autre représentation du monde que la sienne. La « difficulté de s'entendre » est entière. Un tel personnage n'attend rien d'autrui : ce que les missionnaires ou l'ambassadeur Macartney ont appris en Chine ne lui est d'aucune utilité. Pour lui, le Chinois sera émerveillé par le luxe et la majesté de l'ambassade russe, il ne peut qu'être séduit par la qualité de la cuisine et des vins européens. En ce qui regarde sa propre personne, en tant qu'ambassadeur, il est le « représentant de son maître » : ses paroles sont celles d'Alexandre, ses gestes sont ceux d'Alexandre. Une insulte qu'il recevrait atteindrait directement Alexandre. Et si surgit un obstacle, vu l'image qu'il a de lui-même et de ses interlocuteurs, il entend « tout emporter par la hauteur », autrement dit refuser tout dialogue, rester sourd à ce que les Chinois pourraient dire ou demander. Raccourci de l'auteur : « Ce moyen est très mauvais en Chine, mais bien plus mauvais lorsque l'on n'y est pas encore. » Et si la représentation se fissure, Golovkine dispose de « mille sophismes tout prêts » pour la colmater. Un tel personnage n'est pas nouveau chez Potocki. La représentation, sous sa plume, a pour nom le *système*. Golovkine est un homme à système, c'est-à-dire [79] qu'il se construit une représentation du monde qui obéit à une rationalité, parfaitement étrangère à la réalité, d'où ce superbe passage où l'ambassadeur prétend apprendre aux Chinois le respect qu'ils doivent à leur empereur :

Mais l'ambassadeur le prit sur cette phrase et lui dit qu'il n'y avait point de plus grande affaire que les respects dus à l'empereur de la Chine, que puisque le banquet impérial [...] avait donné lieu à un nouveau cérémonial, il fallait demander au tribunal ce cérémonial nouveau, qu'ensuite il l'enverrait à Pétersbourg et que s'il était approuvé, il s'y conformerait sans difficulté.

Dans tout cet entretien, l'ambassadeur employa des formes logiques ; il argumenta, posa des principes, tira des conséquences. Et s'il faut le dire, c'est la première et la seule fois qu'il m'ait paru totalement manquer d'esprit.

La raison n'explique plus le monde. Malheureusement pour l'ambassadeur russe, les Chinois ne partagent pas la même représentation que lui. La collision de deux représentations différentes n'aboutit pas nécessairement à l'impossibilité de communiquer, à condition que l'un

¹ *Œuvres I*, p. 78 ; *Œuvres II*, p. 57.

² *Œuvres II*, p. 99.

des deux interlocuteurs fasse place à l'autre, sauf à tomber dans le *malentendu* – terme plusieurs fois repris par Potocki¹. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer comment fonctionne la représentation de Golovkine et de ses proches quand elle est confrontée à une réalité qui la nie ou la met en échec : ils répondent par la *supposition*, à savoir que derrière cette réalité dérangeante, ils en construisent une autre – la vraie, bien sûr – qui s'accorde à leur représentation (les Chinois sont les amis des Anglais, les grands concurrents des Russes pour le commerce oriental, ce qui explique leur hostilité à l'égard de l'ambassade).

La question se pose de savoir comment se constitue la représentation ou le système de l'imbécile : elle ramasse ou accommode ce que Flaubert appellera des « idées reçues », sans aucun effort critique, sans esprit d'examen. Golovkine et Baïkov se sont forgé leur image des Chinois à partir des lieux communs qui couraient dans les salons de la cour. La représentation de l'imbécile repose donc sur une intelligence faible (à la lettre : imbécile). Le remède existe toutefois pour Potocki : ce sont les *notions* qui apparaissent dès 1791 dans le *Voyage de l'Empire de Maroc* et permettent de parer au malentendu ou à la « difficulté de s'entendre » : [80]

La facilité que je trouve sans savoir la langue à saisir les idées des autres et à faire comprendre les miennes, m'a bien convaincu que la connaissance de l'ensemble des notions d'un peuple était bien plus essentielle pour converser avec lui que celle de sa langue ; [...] La physionomie d'un homme, sa réponse vous fait juger s'il vous a déjà parfaitement compris ou s'il faut encore lui présenter votre idée sous une forme nouvelle ; et pour trouver ces formes, il faut la connaissance de toute la masse de notions que cet homme peut avoir².

Le voyageur, loin de l'orgueil puéril de Golovkine, doit modestement s'instruire avant le départ, étudier les peuples qu'il va rencontrer, autrement dit : se donner une représentation qui fait place à l'autre, qui l'accueille dans sa singularité.

L'imbécile se caractérise par un autre trait qui peut sembler contredire cette surdité que j'ai essayé d'analyser. On pourrait s'attendre à ce qu'il soit fermement attaché à sa représentation (une idée reçue ne nous apprend-elle pas que les imbéciles ne changent pas ?). Or, Potocki souligne bien l'« imagination trop mobile » de l'ambassadeur. Il faut encore ici opposer l'imbécile à un autre type de personnage : le monomane ou le paranoïaque, soit celui qui organise le monde dans une seule représentation à laquelle il demeure invariablement fidèle ; ce peut être le fanatique religieux, le juge inflexible ou l'adepte d'une idéologie, mais aussi le jaloux ou l'hypocondriaque. Le *Manuscrit trouvé à Saragosse* nous en donne un exemple frappant à travers le personnage d'Hervas, le polymathe. On voit aisément la différence entre le monomane et l'imbécile : la représentation du premier s'ancre dans une rationalité (ou pseudo-rationalité) forte, ce qui est le contraire de celle de l'imbécile, fondée sur le sable du caquetage. On pourrait admettre que cette instabilité soit une qualité dans la mesure où l'imbécile trouverait ainsi l'occasion de se corriger : il n'en est rien. Non seulement il tombe d'une sottise dans une autre, mais il est totalement imprévisible pour son entourage, ce qui est embarrassant dans une entreprise qui demande circonspection et constance.

Il est un autre personnage qui va nous aider à cerner l'imbécile, c'est Pedre Velasquez. On sait que la représentation à tendance monomaniacale de Velasquez le coupe de la réalité, voire lui en donne une vision fautive ou déformée qui ne laisse pas d'amuser ses hôtes. Pourtant le géomètre n'est pas un imbécile d'abord parce que sa monomanie calculatrice le préserve du

¹ Voir mon *Potocki*, Arles, 1991, pp. 226 sq.

² *Œuvres I*, pp. 113-114.

papillonnement de l'imbécile, [81] mais surtout parce que Velasquez, replié sur sa réflexion, est inactif. L'imbécile agit, et c'est précisément dans l'action qu'il devient non méchant (je l'ai dit), mais dangereux. Golovkine n'aurait pas attiré l'attention de Potocki s'il s'était contenté de faire des ronds de jambe à la cour ; il ne l'aurait pas seulement vu ou l'aurait classé dans la catégorie des petits maîtres à laquelle appartient par exemple Carlos, l'oncle de Velasquez ; c'est parce que celui-ci est incapable d'occuper une charge qu'il échappe à la famille des imbéciles et, inversement, c'est parce que son neveu renonce à sa monomanie pour devenir duc et grand d'Espagne¹ que le risque de l'imbécillité disparaît pour lui aussi. L'imbécile ne doute pas, a toute confiance en sa représentation et se voit donc encouragé à agir : c'est déjà le pharmacien Homais poussant Charles Bovary à l'opération du pied-bot d'Hippolyte².

Les faiblesses de l'intelligence et les excès de la psychologie avaient naturellement, et depuis longtemps, alimenté la ménagerie littéraire : du personnage construit sur une obsession (le théâtre de Molière) à l'étourdi qui n'en a aucune, en passant par toutes les nuances de l'esprit vierge (niais, ignorant, candide ou ingénu). Même variété dans la manifestation du mal où se retrouvent Tartuffe, le libertin sans parole, les héros sadiens et sadiques. L'imbécile est donc une figure neuve et Potocki perçoit immédiatement le parti romanesque qu'il peut en tirer : quelques mois après l'ambassade, il travaille au quatrième décaméron du *Manuscrit trouvé à Saragosse* et donne naissance à Busqueros. Le personnage a plus de surface que son prototype russe : Busqueros présente au moins trois faces, celle du filou (amateur de pièces de huit et pique-assiette³), celle de l'espion de la version de 1810⁴ et, entre les deux, celle de l'imbécile voulant à tout prix servir les amours de Lope Soarez qui le paiera de multiples fractures. La dernière est bien sûr la plus intéressante du personnage, les deux autres ayant déjà de nombreux prédécesseurs. Je n'ai retrouvé, avant Golovkine, qu'un seul portrait d'imbécile, mais qui lui correspond presque point par point, c'est celui du maréchal de Villeroi, peint par Saint-Simon :

le Roi le pressa sans cesse d'exécuter ce qu'il lui avait si expressément ordonné. Le génie court et superbe de Villeroi se piqua de ces ordres si [82] réitérés : il se figura que le Roi doutait de son courage puisqu'il jugeait nécessaire de l'aiguillonner si fort ; il résolut de tout hasarder pour le satisfaire, et lui montrer qu'il ne méritait pas de si durs soupçons⁵.

Conséquence non moins grave que celle de l'ambassade : Villeroi est battu à plate couture par Marlborough à Ramillies. Quatre traits de l'imbécile sont concentrés déjà dans ces lignes : intelligence faible (« génie court et superbe »), représentation obtuse (« il se figura »), soutenue par une rationalité défaillante (« le Roi doutait de son courage » *etc.*), enfin action catastrophique. Ne dirait-on pas Golovkine dans ce « crayon » de Villeroi ?

Toute sa vie nourri et vivant dans le plus grand monde [...] magnifique en tout, fort noble dans toutes ses manières [...] point méchant gratuitement [...] glorieux à l'excès par nature [...] C'était un homme fait exprès pour présider à un bal [...] Il ne se connaissait ni en gens ni en choses [...] grand admirateur de qui lui en imposait, et conséquemment dupe parfaite [...] incapable encore de toute affaire, même d'en rien comprendre par-delà l'écorce [...] nulle lecture, nulle instruction, ignorance crasse sur tout [...]⁶.

¹ *Manuscrit trouvé à Saragosse* (version de 1804), Paris, 2008, pp. 419-420.

² G. Flaubert, *Madame Bovary*, deuxième partie, XI.

³ *Manuscrit trouvé à Saragosse* (version de 1804), pp. 543 *sq.*

⁴ *Manuscrit trouvé à Saragosse* (version de 1810), Paris, 2008, p. 750.

⁵ Saint-Simon, *Mémoires*, Paris, 1983, II, p. 725.

⁶ Saint-Simon, *Mémoires*, Paris, 1985, V, pp. 276-277.

Et pourtant ce personnage, admirablement saisi par Saint-Simon, ne pénètre pas tout de suite dans le roman : il faudra attendre le XIX^e et le XX^e siècle (songeons à Mme Verdurin) qui lui donneront une large place, principalement parmi les parvenus. Ce décalage de plus d'un demi-siècle est sans doute lié à la complexité du personnage : à la fois fermé et ouvert, ni bon ni mauvais, raisonneur et inepte (comme dit Saint-Simon), bref délicat à manier – nous avons vu que Potocki « enrichit » l'imbécile Busqueros, quitte à menacer sa cohérence, de deux autres faces comme s'il lui cherchait une assise plus solide. Il est sans doute une raison plus profonde à l'absence romanesque de l'imbécile au XVIII^e siècle : il fait scandale, autant chez Saint-Simon que chez Potocki, et suscite leur fureur, exactement rendue par leur plume. Ce sentiment de violent rejet mérite d'être analysé : il y a chez l'imbécile quelque chose d'inné qui le fige définitivement et lui interdit d'accéder, malgré tous ses efforts d'instruction (voir Bouvard et Pécuchet), à l'éducation, à l'émancipation, à cet homme nouveau et libre ; l'idéal des Lumières se brise sur l'imbécile. Busqueros tourne la page du XVIII^e siècle ; ses enfants se bousculeront bientôt.